

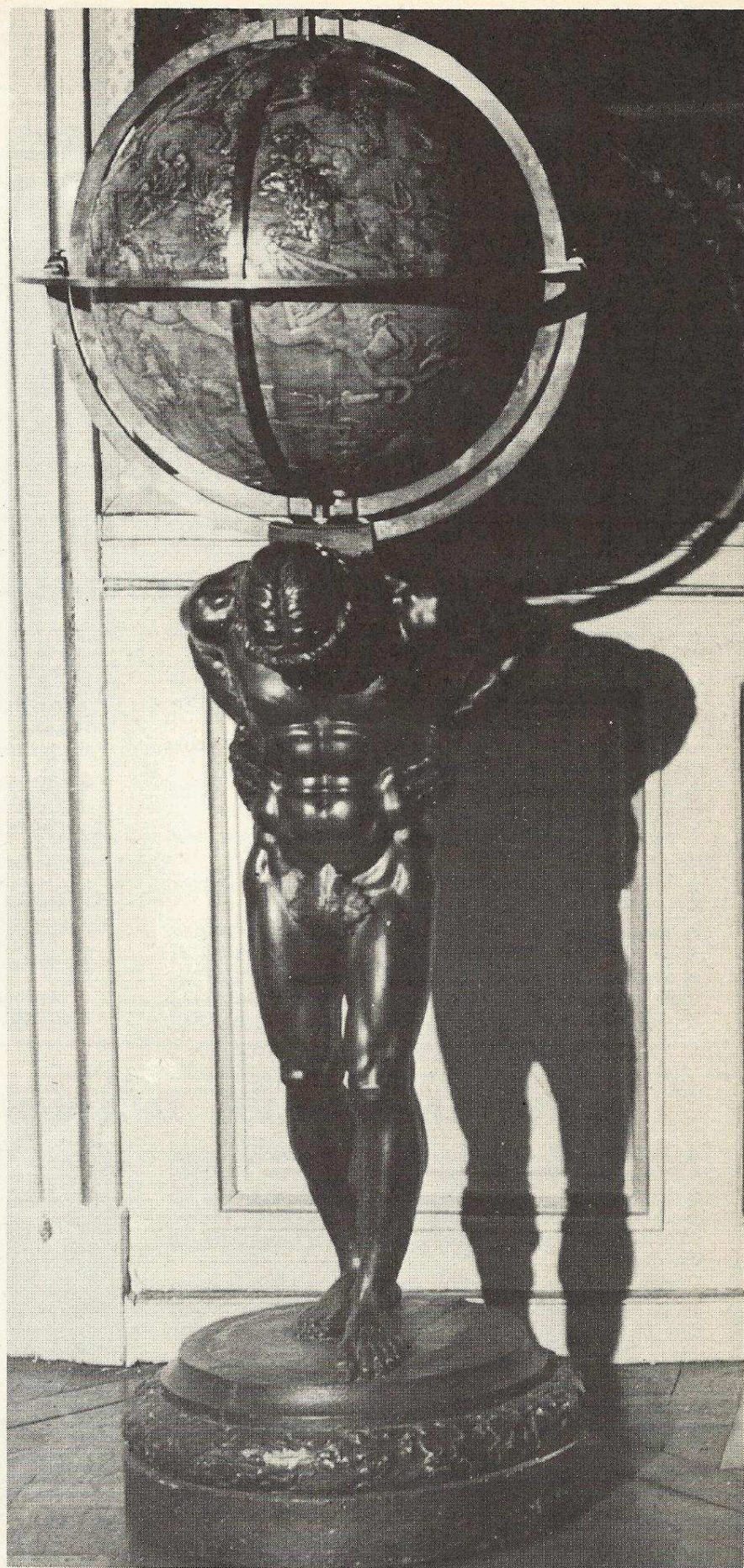
COLS BLEUS

MARINE et
SPORTS
NAUTIQUES

Hebdo n° 1235

10 juin 1972

Le numéro : 1,50 F



LE " COMMANDANT BOURDAIS " A SAINT-PIERRE-ET-MIQUELON ET AUX BERMUDES

AU cours des mois de mars et avril, le « Commandant Bourdais » y a déjà fait plusieurs fois escale. Mais qu'évoquent ces noms pour les Français ? Excepté les habitants des provinces maritimes, bien peu connaissent l'existence de cette partie de notre territoire, perdu dans l'univers américain, au sud de Terre-Neuve.

Saint-Pierre-et-Miquelon, territoire français d'outre-mer, c'est là tout ce qu'il reste de notre ancienne puissance au Canada.

De nos jours, la population y est cosmopolite, mais on y parle français : la télévision et la radio sont françaises. La plupart des voitures aussi.

Les maisons de bois peintes en couleurs vives et les marchandises, cachées derrière les vitrines minuscules, rappellent cependant que le Canada est proche.

Et, avec les dix centimètres de neige qui sont tombés en quelques heures le samedi de Pâques, il est difficile de croire que nous sommes à la latitude de Nantes.

Ce qui fait le caractère typiquement saint-pierrais, c'est peut-être la monnaie, composée uniquement de billets, dont le plus petit vaut cinq francs Saint-Pierre-et-Miquelon, c'est-à-dire dix centimes de métropole. Mais c'est surtout son activité portuaire. Sans son port, Saint-Pierre n'existerait pas. Des chalutiers et des cargos de nombreux pays se côtoient le long des quais qui s'agrandissent perpétuellement. Si bien que les Saint-Pierrais, isolés sur leur petite île, sont en contact avec presque tous les pays du monde.

Si les escales à Saint-Pierre sont devenues classiques, Miquelon, son île sœur, restait méconnue de l'équipage du « Bourdais ». Aussi, l'annonce d'un exercice de débarquement sur cette île fut un événement.

Miquelon se situe au nord-ouest de Saint-Pierre, et sa superficie est cinq fois plus grande. Elle n'est pourtant peuplée que par 600 habitants alors que Saint-Pierre en compte 5.000.

Le vendredi 7 avril au matin, nous sommes sur les lieux, mais le gros temps aussi, ce qui rend dangereux la mise à l'eau des embarcations. Faute de mouillage mieux abrité, il faut se résoudre à reporter le débarquement. C'est au lundi qu'est fixée l'opération. Fichu contretemps qui va supprimer le petit bal organisé par les Miquelonnais en l'honneur du « Cdt Bourdais ». On utilisera ces trois jours pour ravitailler des pêcheurs dans le golfe du Saint-Laurent.

Lundi matin, le temps autorise le débarquement, et une rude journée commence pour les combattants. 19 kilomètres de marche, entrecoupées d'assauts, dans la neige jusqu'à mi-mollet. Heureusement, il fait beau et le soleil va laisser sa marque sur les vi-

sages. Le soir, le village est en émoi : les habitants sont venus en masse sur la petite jetée : hommes, femmes, enfants, tous regardent avec curiosité ces marins venus de la France lointaine. Un « pot » offert par les anciens combattants clôt cette journée.



Débarquement sur l'île Miquelon

LE « Commandant Bourdais », bâtiment au métier « le plus dur de la Marine » (dixit la Royal Gazette of Hamilton) a affronté le rude climat des Bermudes...

Le lundi 24 avril nous quittâmes, sans trop de regret, les eaux froides et agitées de Terre-Neuve pour celles des mers du Sud.

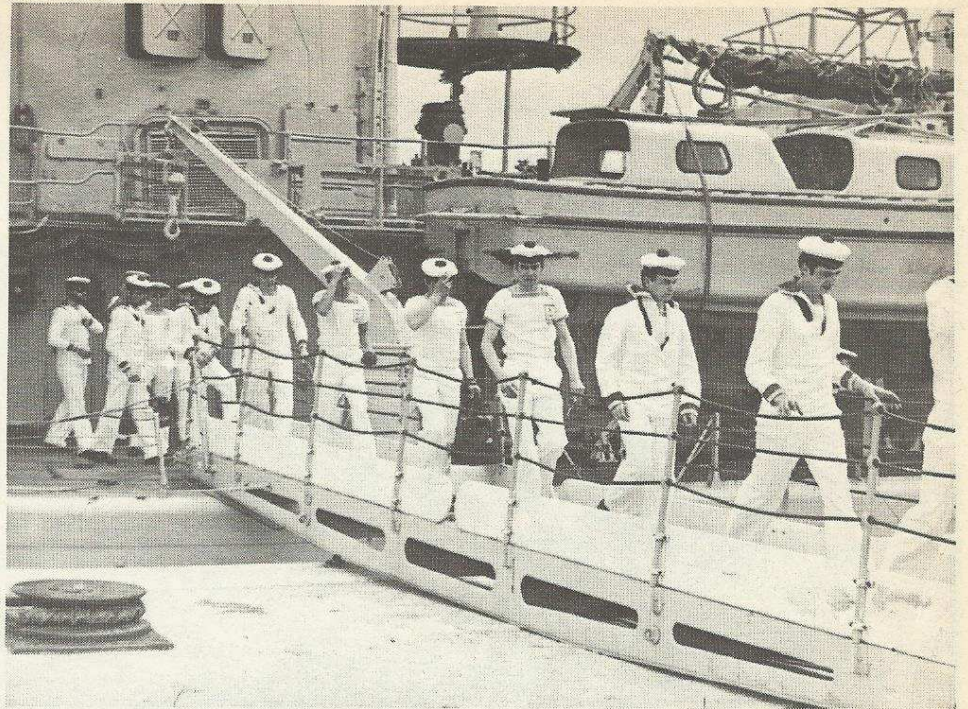
A l'aube du quatrième jour, nous vîmes les côtes des Bermudes se détacher progressivement de l'horizon; et, dès lors, la plage arrière se couvrit petit à petit de curieux. Le soleil, dont nous avions presque oublié l'existence, dardait de chauds rayons. La luminosité et la limpidité de l'air et la transparence bleue de la mer créaient à bord une atmosphère d'irréalité.

En quatre jours et quatre nuits, les mornes sapins de la toundra canadienne avaient été remplacés par des palmiers et toutes sortes de plantes exotiques; la banquise par des plages de sable chaud et les montagnes enneigées par de douces collines, parsemées de fleurs tropicales.

Pour nous, habitués des icebergs et du soleil de minuit, ce paysage de rêve enflammait nos imaginations et nous songions déjà aux folles randonnées dans cette île et aux futures baignades dans ses eaux tièdes.

Nous accostâmes, un peu avant midi, à Port Hamilton et nous eûmes la surprise de nous trouver en plein centre, entre deux magnifiques paquebots norvégiens. A partir de ce moment, nous n'eûmes plus qu'une hâte: l'heure où les permissionnaires seraient mis à l'appel.

A 14 heures précises, les deux tiers de sortie franchirent la coupée et en quelques minutes les petits groupes s'éparpillèrent dans les rues baignées de soleil. Les plus pressés se hâtèrent vers les plages voisines; les autres, appareils photo en bandoulière, préféraient louer des cyclomoteurs afin de parcourir l'île dans toute sa longueur. En trois jours, l'étendue de terre que forment les



A 14 h 00 précises, les deux tiers de sortie franchirent la coupée.

Bermudes (50 km de longueur) n'avait plus aucun secret pour nous. A l'Est comme à l'Ouest, les « pompons rouges » défilèrent à toute allure sur leurs vélomoteurs, avides de vitesse, d'évasion et de renouveau.

Les criques, délaissées par les riches touristes américains semblaient heureuses d'accueillir ces petits Français en uniformes, ivres de soleil. Et, ça et là, on pouvait voir de joyeux lurons allongés sur le

sable chaud ou nageant dans les eaux bleues d'un golfe caché.

Le sixième jour, le sillage emporta les côtes ensoleillées des Bermudes et c'est avec un léger pincement au cœur que nous abandonnâmes cette île dont nous emportions de merveilleux souvenirs, pour retrouver quelques jours plus tard les charmants Esquimaux du Groënland.

Q.M. TOULOUZAN.